M. Uric Tessier, ayant été appelé comme représentant du barreau, dit que ce corps n'était pas étranger à la grande démonstration qui se fait maintenant dans tout le pays, en faveur de l'instruction publique; si, en effet, ces démonstrations avaient lieu, elles étaient basées sur l'amour de la liberté, et étaient une des conséquences des institutions politiques que le barreau n'avait cessé de défendre, ou plutôt que l'on devait presqu'entièrement à l'énergie de ce corps. Il termine en disant que le barreau de Québec s'honorait de voir à la tête de l'instruction publique un de ses membres les plus distingués, qui avait fait partie de la magistrature, et devait aussi, lui, son élévation à la profession. M. Tessier dit aussi que le barreau, comme tous les autres corps de l'état, devait se réjouir de voir le corps enseignant recevoir, en face du public, les marques de respect et de sympathie auxquelles il avait des droits si incontestables, et il exprima l'espoir que la législature, en augmentant la subvention des écoles communales, fournirait aux municipalités les moyens de récompenser plus convenablement ceux qui ont entre leurs mains tout l'avenir du pays.

Les intervalles entre chaque discours furent remplis alternativement par les chants du chœur accompagnés sur le piano par M. le professeur Gagnon, et par les airs nationaux que jouaient les musiciens du 17e régiment. Lorsque le chœur eut chanté *Partant pour la Syrie*, M. le surintendant dit que dans cette fête de la science on aimait sans doute à entendre un de nos savans, un de ceux à qui se fit de l'auteur de cette belle romance avait donné la croix de la légion d'honneur; et ces paroles étaient à peine prononcées que M. Hunt fut appelé à grands cris par toute l'assemblée.

Après les paroles éloquentes que nous avons entendues ce soir dit ce monsieur, il me restera bien peu à ajouter; mais je suis heureux de me trouver et de prendre part à cette fête vraiment nationale. Je vois parmi nous quelques Français de la rielle France, et à en juger par les expressions chaleureuses qu'il viennent de tomber de la bouche d'un d'entre eux, ils partagent le plaisir que nous ressentons en cette occasion. Ce doit être, il me semble, une véritable fête pour un Français, de se trouver ce soir au milieu de nous, et d'entendre ici, loin de son pays, les accents de sa langue et l'expression des sentimens d'amour pour la belle France, prononcés par des enfans du nouveau monde, qui ont su conserver les traditions de la mère-patrie. Il serait encore fier de voir flotter au-dessus de sa tête, et à côté du pavillon britannique, le drapeau tricolore, l'ancien drapeau de la France. Car c'est à tort qu'on le croit seulement le drapeau de la révolution et de l'empire; déjà, au temps de Henri IV, « Le bleu, le blanc et l'incarnat étaient les trois couleurs propres aux Français, » et ces trois couleurs réunies formaient le drapeau français, plus ancien que le pavillon blanc qui n'était autre chose que le drapeau du Roi et ne devint le drapeau national que lorsque la monarchie put dire: « l'état c'est moi. » Le drapeau tricolore est donc le véritable étendard de la France, et, à ce titre, mérite d'être chéri par les Canadiens comme un souvenir de leurs aïeux.

Le Français trouverait encore, dans le nom porté par cette école normale et dans notre belle Université, bien des souvenirs: car les noms de Montmorenci et de Laval sont associés avec les plus belles gloires de la France. Je passais, il y a quelques mois, près du berceau de cette race de fiers chevaliers qui ont mérité le titre de premiers barons chrétiens; et, comme je comptais les guerriers et les hommes d'état qui avaient illustré cette maison princière, je me rappelai avec orgueil que notre pays aussi en conservait le souvenir, et que c'était un Montmorenci-Laval qui avait doté le Canada d'une institution qui est devenue aujourd'hui l'Université Laval, et qui perpétuera ici le nom de ce vénérable prélat. Quelques jours plus tard, j'ai rencontré un savant archéologue qui s'occupait à écrire l'histoire de la maison de Montmorenci; il me parla de l'illustre évêque, dont il savait déjà en partie l'histoire; mais, quand je lui dis ce qu'était l'Université Laval, il vit que c'était un nouveau fleuron à ajouter à la couronne de cette noble famille.

En effet, Messieurs, ce sera l'influence des maisons d'éducation, telles que notre Université et cette école normale que nous inaugurons aujourd'hui, qui conservera au milieu de nous le souvenir de ce peuple chevaleresque qui a fondé cette colonie et l'a arrosé de son sang. Il y a peu de mois qu'un jeune officier de l'armée d'Afrique, digne successeur de nos aïeux les croisés, m'écrivait et me parlait de cette terre que la France a reconquise pour la chrétienté. « Ce sol africain, me dit-il, a été racheté par le sang des martyrs et des héros, par un St. Louis et ses compagnons, semence précieuse dont nous allons maintenant, après tant de siècles, recueillir les fruits. C'est là le gage de notre succès et de nos futurs triomphes. Le sang que la France a, en tout temps, versé si généreusement pour la défense de la vérité est un mérite qui attire

sur elle les bénédictions du ciel, et elle sera par cela même toujours grande et glorieuse. » J'ai pu lui répondre que la France avait aussi racheté ce sol canadien par un sang bien précieux, par le sang des Brébeuf, des Lallemand et des Montcalm, victimes qui avaient consacré cette terre à la France et au christianisme.

Le sceptre de la France ne nous régit plus, et nous reconnaissons aujourd'hui celui de sa Gracieuse Majesté Victoria; mais cela n'empêche pas que ce pays demeure fidèle aux souverains qui lui a légués la France. Vous, messieurs, vous êtes les héritiers de ses traditions civilisatrices, et, c'est en marchant dans cette voie de progrès moral et intellectuel qu'elle a tracée et qui la met à la tête de la civilisation moderne, que vous continuez d'être de dignes enfans de la France. L'influence des lois et des institutions des Romains se faisait sentir chez tous les peuples qui ont reconnu leur empire; c'est ainsi que la puissance morale de la France sera toujours vivante dans le nouveau monde.

Un poète populaire représente le Français portant à la fois le sceptre du conquérant et la couronne des sciences, et heureux en ce que, si par les chances de la guerre le sceptre lui échappe, il conserve toujours sa couronne. Or, n'en est-il pas ainsi dans ce nouveau monde? La fortune d'un jour a brisé ici le sceptre de la France, mais elle vit encore au milieu de nous, par sa langue, sa littérature et sa religion, par tout enfin ce qui constitue la vie morale et intellectuelle d'un peuple. Chérissez donc, messieurs, ce bel héritage que vous avez reçu de vos ancêtres. C'est ainsi que vous vous rendrez les dignes enfans de la France et que vous lui conserverez ici sa couronne.

M. le surintendant remercia ensuite les convives qui étaient venus fraterniser avec les instituteurs; et après le *God save the Queen*, l'assemblée se dispersa.

Petite Revue Mensuelle.

Hélas! qu'est devenu de temps, est heureux temps.

On les évènements se pressaient de telle sorte que la plume de l'écrivain avait à peine le temps de les enregistrer. C'était toute une avalanche de faits d'armes glorieux, de batailles, de dévouemens, d'actes de courage entre lesquels il était difficile de faire un choix, par la raison que, tout cela étant également beau, le choix n'était pas possible. L'histoire et la chronique s'alliaient pour les brûler; ce n'était pas trop. Hélas! deux ans à peine se sont écoulés, et, dans le nouveau monde dans le vieux monde, le calme le plus plat a succédé aux bruits de la grande guerre. Sébastopol tombé subit déjà le sort des petites comme des grandes choses, l'oubli. C'était le bon temps, alors. Franchement, si nous n'avions habitué le lecteur à compter sur une petite revue mensuelle, nous renoncerais désormais à la lui donner. Quelle enlurette, après tout, pouvez-vous faire dans un champ où il n'y a pas d'épis?

En fouillant pourtant dans la chronique européenne, nous y trouvons, longuement raconté, un fait qui nous intéresse au plus haut point, parce qu'il nous démontre que l'éducation des enfans n'est pas ce que l'on soigne le moins, chez les têtes couronnées. Nous ne tenterons pas de reproduire le récit que nous font les journaux français des revues militaires, des spectacles et des honneurs qui ont été les accessoires de la visite que vient de faire à l'empereur Napoléon III, Son Altesse Impériale de Russie, le Grand-Duc Constantin; ce que nous voulons signaler c'est le noble attendrissement qu'il témoigna, à la vue du cachot de la Conciergerie où Marie-Antoinette, reine de France et épouse d'un roi martyr, passa les soixante-quarante derniers jours de son existence et au souvenir de tant de soufferts par cette victime des excès populaires. « C'est là, au fond de ce caveau, suintant l'humidité, sur un misérable grabat sans rideau et qui en remplissait tout l'espace que fut jetée la reine de France. . . Ce cachot n'a rien conservé de l'ameublement qui avait servi à la noble captive, et qui consistait en une petite table en sapin, un coffre de bois et deux chaises de paille. Mais un tableau, placé là par les soins de Louis XVIII, retrace l'aspect du cachot, au moment où Marie-Antoinette le quitte pour aller à l'échafaud. C'est avec une émotion qu'il n'a pas cherché à dissimuler que le Grand-Duc a contemplé cet horrible réduit; les yeux fixés sur le portrait de la martyre, il n'écouait plus les explications de ceux qui l'accompagnaient; il paraissait absorbé dans le recueillement et la méditation; peut-être alors sa pensée se reportait-elle vers ses aïeux. Enfin, il exprima le désir d'emporter une copie du portrait devant lequel il était ainsi demeuré en contemplation, pendant quelques minutes. Il a dû être satisfait à ce désir; car aujourd'hui, la toile est enlevée de son cadre. Les préposés de la prison, ne se rendant pas compte de l'unique préoccupation du prince, lui offrirent ensuite de lui montrer la chambre de Fieschi, celle de Verger. . . Le prince repoussa aussitôt leurs propositions. »

Quand la pitié pénètre ainsi dans le cœur des grands, qu'elle ait pour mobile le souvenir d'une noble ou d'une vulgaire infortune; quand la seule vue des lieux où fut parqué le criminel, en attendant l'heure de l'exécution, provoque un tel dégoût, n'a-t-on pas droit d'en augurer les plus heureux résultats pour la paix du monde? Et certes qu'on ne se les figure pas sous les aspects sévères que des écrivains prévenus tentent de leur donner. Ils sont hommes comme ceux qui leur obéissent, et, partant, accessi-